

ALEXIS WRIGHT

Le Livre du cygne

roman traduit de l'anglais (Australie)
par Joachim Zemmour

ACTES SUD

À TOLY

*Après des pluies diluviennes,
Tous les cygnes noirs migrants
Rejoignent les lagon déserts
De la rivière Todd près de Schultz Crossing
Et trente parmi eux, à Alice Springs, le 14 janvier 2010,
Volent vers le nord le long de Larapinta Drive.*

*Un cygne noir en cage
Met tout le Ciel en rage**

ROBERT ADAMSON,
“After William Blake”.

* Les sources des œuvres et de leurs traductions citées dans le roman sont indiquées en fin de volume, p. 353. (*Toutes les notes sont de l'éditeur.*)

PROLOGUE

IGNIS FATUUS

Là-haut dans ma tête vit une espèce de virus-serpent à sornettes, à l'intérieur d'une maison de poupée. De petites étoiles scintillent éternellement dans le ciel glacé, au-dessus d'un jardin aux allures lunaires. Ce virus, un peu fou, reste assis sur le canapé, près de la fenêtre. De là, il scrute le paysage sec et rocheux, toujours sur le qui-vive, guettant d'éventuels intrus. Il fait fi de tous les avis d'expulsion placardés sur sa porte. Il s'imagine qu'il est le dernier virus à vivre encore sur ces terres qui ne soit pas un sang-mêlé. Les autres ne sont qu'un tas de méfis. Ça ne vaut rien ! Pas même un propriétaire terrien. *Ça pour sûr*, se dit-il, *c'est encore pire que tous ces colons qui ont envahi le voisinage !* Difficile de croire qu'un cerveau puisse se mettre à vomir un tel pot-pourri de clichés racistes sur ces magnifiques plaines brûlées par le soleil.

À l'intérieur de sa maison de poupée, le virus fabrique tout un arsenal d'idées délétères et, dès qu'il voit flotter au loin un drapeau blanc, il prend son lance-roquette et tire aussitôt plusieurs salves par la fenêtre vers la plaine, le champ, la glèbe, quelle que soit la métaphore par laquelle il vous plaira de désigner la vie. Mais le problème, avec les fenêtres de tir, c'est qu'on ne sait jamais ce qu'il en restera à la fin, ni de quels éclats de vérité parmi ceux qui voltigent dans ma tête – à propos de l'histoire d'un cygne tenant un os dans son bec – je me souviendrai finalement.

Bref, mon cerveau est aussi embroussaillé qu'une vieille bagnole toute déglinguée qu'on aurait abandonnée dans le bush. Mais je fais avec, je me fraie un chemin à travers les débris. Voyez comme j'avance ! Je zigzague comme un serpent sur le tarmac brûlant,

à travers le trafic incessant. Me voici, plaquée au sol pour éviter les hélicoptères qui volent, dans un vacarme assourdissant, tout autour des tempêtes de feu... Et alors, je reconnais une voix qui vibre au loin, et qui se rapproche de plus en plus.

Oblivia! La voix spectrale de la vieille femme aux cygnes semble surgir de la terre devant moi, bien qu'elle soit morte depuis des années. La femme à la peau blanche continue à hurler ce nom-là! *Où est-elle, cette enfant aborigène que j'ai trouvée?* Aucun nom. Mudunyi? Officiellement, c'est Oblivion Éthyl(ène). Elle demande : *Quelle mouche t'a piquée, petite? Ce n'est pas moi qui t'ai appris à sortir dans cet état!* Ses yeux froids me toisent de la tête aux pieds. Moi, la petite rachitique. Avec mes cheveux rasés net au couteau, jusqu'au cuir chevelu. J'ai la peau de la même couleur brûlée que la terre d'ici. Elle considère le spectacle de cette plaine calcinée, puis elle dit : *je n'aurais jamais cru que tu reviendrais.* Le fantôme me dit qu'elle voit toujours en moi l'enfant qu'elle avait, il y a fort longtemps, tirée des entrailles d'un vieil eucalyptus qui semblait être millénaire. Mais ici les fantômes ne sont pas à leur place et le virus ne cesse d'aboyer après elle. Comme une sorte de chien de garde, il pousse de grands *Ouah, ouah, ouah!* Le fantôme de la vieille femme est aussi terrifié qu'un chat en fuite par le rire dément du virus-serpent qui résonne à travers le paysage désolé. Ça lui glace les sangs mais elle parvient tout de même à me dire : *je sais qui tu es*, avant de filer comme une ombre par-delà l'étendue aride, pour disparaître derrière l'horizon.

Quand on veut expulser un virus comme celui-là de sa tête, ça ne sert à rien d'aller jusqu'à sa maisonnette dans la prairie avec des techniques éprouvées : notre roitelet n'ouvrira pas si vous venez frapper à sa porte, ne se risquera pas sur le seuil de peur d'être ébloui par le soleil, ne vous parlera jamais de la pluie et du beau temps, jamais il ne se tortillera à vos pieds comme un danseur de limbo pour vous mettre à l'aise. Ne vous imaginez pas non plus qu'il vous offrira la moindre hospitalité (canicule ou non). Vous aurez beau toquer, tambouriner, faire une offrande rituelle, une sérénade ou un esclandre, sa porte restera close.

Je peux prouver que j'ai ce virus. Je l'ai gardé, ce bout de papier froissé, avec les résultats officiels des examens médicaux qu'ont

menés sur moi des docteurs à la pointe de la science. Ils ont dit que j'avais un cerveau remarquable. Les docteurs du bush, parmi les meilleurs à l'échelle internationale, ont déclaré que ce type de virus n'avait rien de très exceptionnel. C'était juste une de ces pauvres âmes errantes – assimilées, écrasées par le poids de tout un tas de choses qui s'étaient produites ailleurs sur Terre – qui s'était embourbée dans mon cerveau... Assimilée, donc, comme on a adopté la piquette et la bouteille, ou n'importe quelle pousse de *kamukamu* des environs. Rien qu'ils puissent guérir, donc.

Ce virus, c'était, disaient-ils, celui de la nostalgie des choses passées, que les Français appellent la *nostalgie de la boue** : une maladie contractée à force de mettre toute son énergie à s'inventer un monde idéal qui résonnerait de chants solidaires dans le style de *We Shall Overcome*. Mon virus, quand il chante, c'est avec une voix étrangement lente et traînante, comme un Australien atteint du *syndrome de la porte close*. Vous savez, un de ceux qui chantent son amour du football ou du cricket à pleine gorge, comme un écerelé, un peu comme Harry Belafonte dans *Banana Boat Song*. Ça fait : *Day oh! Oh! Day a day oh! Daylight come and I want to go home...* Mais qu'importe. Il n'y avait rien de mal à ça. Il pouvait bien chanter tout son soûl pour tromper la nostalgie et faire entendre ses vocalises à tous les autres virus habitant ces villes microscopiques et polluées, perdues dans les marécages de ma mémoire.

Ce gros naze, non content d'avoir été pris au piège dans ma boîte crânienne, agissait comme s'il était arrivé, au volant d'une Ferrari flambant neuve, dans le plus grand bidonville d'un désert *dégoûtant*, dans l'un des endroits les plus isolés du monde pour faire de ce taudis un haut lieu culturel. Les docteurs déclarèrent que c'était une chose remarquable, un miracle absolu, qu'ils n'aient trouvé personne d'autre que moi qui soit porteur d'un virus comme ce détraqué, perdu tout au fond de mon crâne, même après avoir testé des milliers de fondamentalistes de toutes sortes. Ils décrétèrent que tous ces examens, c'était de l'argent public jeté par les fenêtres. Et pour le prouver, ils se mirent à boire de l'eau polluée des marécages.

* En français dans le texte original.

Ayant appris comment échapper à la triste réalité de ce lieu, je me suis inventé d'antiques contrées où je peux m'installer pour ne plus rien voir du vaste domaine du virus. La petite maison dans la prairie est à présent entourée de pays étrangers et montagneux qui éclipsent de leur ombre les plaines et les landes plates. Entre ces montagnes, s'étendent des déserts que des millions d'hommes et de femmes assoiffés ont traversés ; les rivages de ce monde sont battus par des mers agitées de vagues de la taille King Kong, comme des monstres rugissant qui gardent la porte d'entrée. Sans qu'on m'oppose la moindre résistance, je suis devenue une bohémienne, ne vivant que pour voyager dans ces lointains pays rêvés, dans l'espoir de leurrer le virus – tapi quelque part dans son petit univers surpeuplé – et de l'obliger à ouvrir sa porte. Voilà où commence l'histoire, en ce qui me concerne. Voilà ma quête pour reconquérir mon cerveau.

Alors je reste vautrée là, au milieu des missives que j'envoie au virus, pour lui dire que je dois lui parler. Lui dire que j'ai des attaches et des liens de sang dans des contrées belles à en mourir, sur tous les continents de mon monde imaginaire. Que pousse un grand arbre ancestral, là-bas, dans mes rêves de terres lointaines. Le seul hic, en vérité, c'est que ma patrie s'est tellement étendue qu'il me faut à présent voyager de plus en plus loin, à longueur de temps. Un vrai cauchemar ! Je suis comme le père Noël, qui doit parcourir le ciel en une seule nuit-*mungamba* et se rendre à je ne sais combien d'adresses – et tout ça pour quoi ? Pour y déposer un seul cadeau, *moi-même*, que le destinataire en veuille ou non. Le virus s'intéressait beaucoup à cette drôle d'idée que j'avais d'être partout chez moi. Il m'a demandé pourquoi j'entreprenais tous ces voyages, dont je rapportais toujours plus d'endroits pour envahir son petit monde. J'ai répondu que je commençais à l'échelle locale : d'abord, je navigue sur des fleuves aux eaux jaunâtres, qui s'élargissent et deviennent ensuite de gigantesques voies maritimes à l'intérieur des terres. Puis j'atteins une plaine alluviale, au sol fertile, où naissent et croissent des jardins ombragés, dont les habitants me disent qu'ils ne me connaissent pas, et me demandent pourquoi je suis venue. Chaque fois, je m'en vais ailleurs.

Alors je voyage, propulsée par le désir de savoir ce que ça fait d'avoir une patrie, de voyager toujours plus loin en des terres étranges et inconnues recouvertes de poussière sacrée et de vergers remplis des meilleurs fruits que fait croître le soleil, que l'on retrouve parfois à moitié détruits par les guerres, d'autres fois abîmés par la famine. Mais malgré tout – et même quand je dépose des cadeaux à leur porte – les gens de là-bas, tout affamés et épuisés qu'ils sont, trouvent en eux le courage de rejeter les personnes étrangères à leur paradis, peu importe qu'elles soient venues de très loin, simplement parce qu'elles ne sont pas chez elles.

Je dis au virus que je me suis sentie bien plus chez moi alors que mon visage recevait la caresse de l'air frais, agité par les battements d'ailes d'un cygne siffleur, glissant au-dessus des monts enneigés lors de sa grande migration à travers les continents. Oui, bien plus que dans ces vastes et fantomatiques contrées d'une ineffable beauté, qui ne m'ont apporté aucune joie. Je dois donc poursuivre ma route pour atteindre ma destination finale, dans un pays desséché, comme un gros nuage de poussière parsemé d'arbres, où je me suis un jour réellement sentie chez moi.

Le virus s'imagine que je veux ce qu'il veut. Que j'ai envie de rester cachée, dans un coin sombre de son lit rose bonbon. Où il rêve, à l'intérieur de mon esprit malade.

LE CYCLE DE SABLE

*Alors j'entends le clairon de leur chef : sa voix hèle
L'un des leurs qui, à l'arrière, traîne de l'aile...*

Quand le monde a changé, les gens ont changé aussi. On ferma les hameaux ; on barricada les grandes villes. Les communautés urbaines se dépeuplèrent, leurs gouvernements s'écroulèrent. Parmi tous ces gens, personne ne semblait éprouver le moindre regret – chose qui nous paraîtrait aujourd'hui impensable – à l'idée de quitter ce qui n'était plus, selon leurs propres mots, que d'inutiles amoncellements de détrit. Ils s'en allaient sans jamais regarder en arrière.

Mère Nature, vous dites ? Ah, celle-là ! Combien de cœurs pouvait-elle encore arracher ? Ça n'en finissait jamais. Où donc retrouver son cœur après ça ? Sur les routes, tous ces hommes et femmes en exode l'appelaient “La Mère des Catastrophes” : mère des pluies diluviennes, des feux, des crues et des tempêtes de neige... Voilà les quatre saisons qu'elle jetait au hasard comme des dés, aux quatre coins du monde.

Partout, des hordes humaines marchaient pour fuir de terribles prophéties et l'extinction était sur toutes les langues.

Ils parlaient de survivre à une interminable tempête de sable, hantés par le souvenir des pluies de jadis ; ou, à l'inverse, de passer la majeure partie de leur existence à demi engloutis sous les eaux du déluge. Ils évoquaient les tsunamis, les retombées radioactives sur leurs rivages et leurs champs, pour toute l'éternité... À d'autres endroits du globe, on ne parlait plus du tout : on rampait à travers le blizzard pour éviter de se faire enterrer vivant

sous les neiges... Ça va sans dire! Ces gens-là, c'est à peine s'ils parlaient, tandis que tout autour d'eux, à travers le monde, les gouvernements tombaient à peine constitués, d'une catastrophe climatique à l'autre. Mais c'est à vous de juger. Croyez-moi ou pas.

Ignis fatuus, ça signifie : feu follet. C'est toi, Oblivion! Tu es exactement comme ce bon vieux Rip Van Winkle, celui du conte de fées. Tout le monde lui criait sans cesse : "Sors de ton coma, mon gars." Dire que cet homme-là, qui a dormi comme une souche (plus profondément encore qu'un loir) pendant toutes ces années – eh bien, le jour où il s'est réveillé et qu'il est retourné chez lui, sa maison s'était envolée! Rayée de la carte, et plus personne qui se souvienne de lui. Il n'avait plus rien : l'homme mystère. M. Personne... Alors, ils l'ont tous assailli de questions, lui demandant : "Qui tu crois que tu es?", et d'où il venait, et pourquoi il n'arrêtait pas de dire que sa maison avait disparu, etc. C'est dur, de perdre une maison. Qui voudrait s'infliger une telle chose? Moi je dis : tant mieux, que ça lui serve de leçon! On devrait toujours connaître le chemin de sa propre maison.

"Mais elle était là! Je suis sûr qu'elle était là!" Voilà ce qu'il disait, le vieux bonhomme de l'histoire. Il était exactement comme toi, Oblivion, toujours à inventer des contes à dormir debout. D'ailleurs, lui non plus, personne ne l'aimait.

Certains racontent que juste avant la grande sécheresse, un accident eut lieu. Une petite fille disparut. Elle était tombée tout au fond des entrailles souterraines d'un eucalyptus géant. Là, dans ce monde de silence, la petite fille avait dormi pendant très longtemps, au milieu des énormes racines entrelacées de l'arbre. Tout le monde avait fini par oublier jusqu'à son existence même – et cela, apparemment, n'avait pas pris beaucoup de temps.

Prisonnière d'un monde de rêves, seuls ses petits doigts s'agitaient, inlassablement, en d'indolentes boucles comme des notes de musique. Usant d'antiques symboles, elle écrivait des vers sur tout ce qu'elle pouvait toucher : sur la paume de ses mains, partout sur la surface poudreuse des racines de l'arbre... Quoi qu'elle écrive, puisant à la source primaire d'où sourd la mémoire de ces terres ancestrales, ses mots ne pouvaient être que les vestiges d'une

langue première qui, d'instinct, aurait resurgi du fond des âges ; à moins que, par une sorte d'étrange coïncidence, les doigts de cette petite fille endormie ne cherchent à former des mots semblables au gazouillis des oiseaux, lorsque ceux-ci parlent de la lumière du jour. Mais cette langue fantôme dont se souvenait le vieil eucalyptus, cette langue faite de chants mélodieux et enjoués, l'enfant ne pouvait pas la comprendre.

Ses doigts retranscrivaient les anciens mots de la langue fantôme afin de raconter les arbres morts dont les débris étaient éparpillés à travers le marais, là où jadis avaient poussé des eucalyptus *dikili* aussi anciens que les montagnes, près d'un lac profond alimenté par l'eau amie d'un vieux ruisseau-esprit. Mais voilà qu'un jour, l'un après l'autre, ces arbres se mirent à mourir. Cela eut lieu à l'époque des gigantesques tempêtes de sable, celles qui accablèrent le pays juste après l'arrivée des étrangers venus de la mer. Leurs voix portées par le vent furent entendues, par-delà les énormes vagues, au beau milieu de la nuit. Tous leurs cris se cristallisèrent en des rubans de brume salée qui, depuis la haute mer, s'en furent errer le long d'un très ancien couloir – voyageant avec les moustiques des sables, accompagnés de nuées tournoyantes de chauves-souris. Leurs cris errèrent sur des kilomètres au gré d'un long chemin sinueux qui parfois s'effondrait lorsqu'il pouvait s'enfoncer jusqu'au cœur de cette demeure ancestrale, où survivait l'histoire millénaire des hommes du lac.

À la surface du lac, les punaises d'eau – qui en tapissaient l'étendue – déchirèrent la nuit en un fragment de seconde, faisant voler en mille éclats ce miroir fragile, comme du verre de Venise. Ces voix rauques et rugissantes, venues de la mer, éveillèrent les âmes ancestrales qui reposaient sous les eaux ; et celles-ci affleurèrent, perturbées par les cris de ces hommes dans la nuit – *minuit et demi, deux heures et demie* – dont l'écho semblait jaillir de l'intérieur des amas de roseaux.

À demi endormis, plusieurs enfants, qui habitaient les maisons de fortune au bord du lac, entendirent des voix s'élever des vastes champs d'eau semés de nénuphars. Ils sentaient les mots s'élancer à leur poursuite, s'enrouler autour de leurs pieds telles des cordes cherchant à les retenir à mesure qu'ils fuyaient à toutes jambes...

Quiconque se risquait à jeter un regard vers le lac, source de ces étranges échos, aurait cru entendre des aboiements sortir de la bouche des poissons qui filaient, comme des ombres chasseresses sur la surface de l'eau, à la poursuite des hordes de moustiques – *vers les quatre heures.*

Ces mille échos venus du grand large étaient ceux des forces armées, engagées dans une vaste opération de “nettoyage” de toute la camelote qui encombrait l'océan : débris flottants, brinquebalants, bouillonnants, qui s'agglutinaient à l'horizon.

Les militaires narguaient ces hordes de fantômes hors-la-loi, les exhortant à se rendre avant l'aube, en s'écriant : *Saisissez votre chance ! Libérez-vous ! Vous êtes des fantômes ou quoi ?* C'était là une requête tragique qu'ils adressaient à ces morceaux d'acier à la dérive, à ces planches de bois, à ces lanternes en laiton et autres ustensiles – leurs capitaines disparus étaient bien en peine de répondre aux voix des militaires... Pourtant, tout surprenant que cela puisse paraître, cet amas d'épaves dépeuplées obéit à l'injonction. L'un à la suite de l'autre, ces vaisseaux de fortune rampant à travers les vagues s'avancèrent timidement, tout illuminés par l'éclat des étoiles qui dansaient au clair de lune.

Un défilé de remorqueurs, traînant derrière eux cet agglomérat de ruines flottantes, traça sa voie entre les brisants et piqua droit vers la côte ; et alors, tandis que les militaires semaient leurs ordres au vent, la flottille se mit à remonter le chenal jusqu'au vaste lac où vivaient les gardiens séculaires de cette terre : les Aborigènes. Quoi qu'aient pu se dire les hommes de l'armée cette nuit-là, durant laquelle les débris du large furent conduits jusqu'au lac, on l'oublia vite : car ici, les mots des étrangers ne signifiaient rien.

Jusqu'à cet instant de leur histoire, les gens du lac s'étaient sentis isolés, reclus, presque invisibles aux yeux du monde extérieur. Ils passaient leur temps à chanter des louanges aux esprits ancestraux, pendant des saisons entières où ils avaient pour seule compagnie anguilles, moules d'eau douce, tortues et autres animaux marins. À présent, ils sursautaient en entendant ces *voix* qu'on eût dit émaner d'animaux féroces, se battant pour un morceau de viande.

Ça donnait vraiment la chair de poule. Mais leur peur était simplement instinctive : voir leur invisibilité exposée en un

claquement de doigts. Être placés, comme ça, en pleine lumière au beau milieu de la nuit, par les faisceaux des puissants projecteurs de l'armée, que les militaires à bord de leurs remorqueurs braquaient de tous côtés, scannant le rivage en quête du moindre témoin.

Cet instinct d'invisibilité poussa l'ensemble des habitants du lac à quitter leurs foyers ; tous allèrent se réfugier dans le bush. Mais dans cette fuite (peu glorieuse) vers plus de sécurité, quelque chose d'encore plus sensationnel fut observé par l'un des soi-disant "nouveaux journalistes" témoins de l'événement.

Quelqu'un avait vu – de ses propres yeux – le lac bouillonner sous l'effet des remorqueurs qui, en brassant l'eau avec leurs propulseurs, la faisant pétiller comme du soda, avaient fait remonter toutes les anciennes choses mortes à la surface, flottant tout autour comme des effluves d'éternité. Qu'on ne s'étonne donc pas que les gens du coin, ceux qui vivaient là originellement, aient été bien trop effrayés pour revenir s'installer près du lac. C'est qu'ils avaient entendu des histoires, de sombres histoires, sur ce qui arrivait à tous ceux qui retournaient là-bas.

Et les doigts d'Oblivia continuaient à écrire la langue serpentine, traçant des mots sur la poussière qui recouvrait tout ce que l'arbre avait vécu ; c'était l'*histoire* de toutes les histoires que racontaient toujours les gens du coin sur ces années passées à guerroyer comme des mercenaires – des foutues décennies, sans rien obtenir – pour récupérer les terres qui étaient originellement à eux. C'était l'histoire de cet autre épisode, bien des années plus tard, quand enfin toutes ces anciennes familles avaient cessé leurs promenades en terre étrangère, en disant qu'elles en avaient assez de devoir errer sans jamais trouver de toit, plus maltraitées que des hordes de bohémiens, et qu'elles étaient enfin reparties *chez elles*, à savoir dans leur domaine ancestral.

Alors – pour couronner le tout – à peine ces Aborigènes avaient-ils posé le pied en Terre promise qu'on leur apprit que l'Australie reconnaissait dorénavant le droit au "titre autochtone" après plus de deux siècles d'occupation illégale. Mais, malheureusement, à compter du jour même où ils avaient quitté leur territoire, ils avaient irrémédiablement perdu ce droit, lequel avait disparu de la surface du globe.

La première chose qu'ils virent lorsqu'ils arrivèrent près du lac qui n'était plus à eux fut la provocation que représentaient ces débris flottants. Même les remorqueurs avaient été laissés là : pêle-mêle, à vau-l'eau, sans une amarre ni une chaîne. Impassibles, les propriétaires ancestraux ignorèrent ce spectacle, et firent comme si le lac était demeuré cet endroit paisible qu'il avait toujours été, depuis des temps *immémoriaux* – avant ce jour où leur peuple s'était enfui, épouvanté.

Ils reprirent donc leurs vies avec, toujours sous les yeux, la vue irritante des épaves rouillées au milieu des nénuphars – et bientôt, tous eurent l'impression de n'avoir jamais quitté ce lieu. C'est étrange, tout de même, l'effet que l'environnement visuel peut avoir sur les gens, sur leur façon de penser. Cette camelote pourrissante renfermait jalousement ses secrets – et à leur tour, les gens du coin (qui ne savaient pas trop ce qui s'y cachait, ou s'il fallait s'en cacher) devinrent eux aussi très cachottiers.

De tout leur cœur, ils souhaitaient que cette image blessante soit expulsée de leur territoire, à jamais. C'était la dépouille d'une histoire étrangère qui s'abîmait dans leur lac, et ils ne pouvaient la laisser pourrir sur ce sol sacré. Leur conscience refusait catégoriquement que ces débris soient enterrés avec les esprits des ancêtres.

C'étaient là des gens entêtés qui s'accrochaient à leur terre. Même s'ils n'ignoraient pas que l'eau du lac contaminé provoquait des maux de ventre. Même s'ils devaient inspecter chaque verre d'eau souillée avant de le boire – pour finir par le boire, de toute façon.

Boire de l'eau pure et claire, ce n'était plus vraiment une option, désormais. Ça ne servait à rien d'y penser, à cette eau contaminée qui rendrait leur culture difforme, pour l'éternité.

Ces gens ne comptaient plus les retournements de fortune. Ils voyaient beaucoup d'enfants naître sans la moindre trace de contamination. Depuis des temps immémoriaux, tous les enfants des gens du lac, malgré les "déplacements" conduits par l'armée pour certains d'entre eux, étaient aimés profondément de leurs familles. Jusqu'au jour où cette fillette débarqua dans leur monde : si différente de tous les autres enfants, que chacun finit par se demander pourquoi Oblivia était seulement née, après que la petite muette eut été tirée de son eucalyptus par la vieille

Bella Donna au bout de plusieurs années – alors qu’une décennie s’était écoulée sans qu’on entende parler d’elle. D’ailleurs, elle avait dépossédé son propre peuple, elle avait comme “court-circuité” l’histoire humaine, en prétendant descendre *directement* de leur arbre ancestral. Vrai ou faux? Seul le temps le dirait... Qui étaient-ils pour en juger?

Les épaves sur le lac servaient régulièrement de cible aux exercices de bombardements : des avions de chasse apparaissaient plusieurs fois dans l’année, de façon imprévisible, volant très bas au-dessus de l’eau. Surpris au début, les propriétaires locaux comprirent rapidement que leur territoire était devenu une aire d’entraînement secrète pour les forces armées. Quel cirque, je vous jure! Toute cette camelote qui explosait, qui volait en éclats, dans ce petit coin isolé du Nord de l’Australie...

Que le ciel m’en soit témoin! Des millions de gens à travers le monde offraient à leurs dieux des cochons, des fleurs, ou les toutes premières céréales de leurs dernières récoltes. Il y en avait même qui sacrifiaient leurs propres enfants. Désormais, le jour était venu où l’homme prétendait être l’égal de Dieu, et voilà qu’il offrait la Terre entière en sacrifice. Ce nouveau dieu n’était pas vraiment bienveillant à l’égard des habitants du marais... C’était vraiment un enfer d’être là, comme des chiens galeux, à subir les assauts de la modernité, écrasés par les droites lignes du progrès dans leur petite bulle de tranquillité. Voilà qui définit à merveille ce qu’étaient les habitants du lac : des gens éternellement assis au même endroit.

Ce n’était pas une période facile, pour les gens du lac. Leurs terres crevassées et imbibées de ruisseaux boueux se virent frappées par une série de catastrophes violentes – c’était toujours la même chose, mais ils ne pouvaient pas savoir si cela aurait lieu une fois, deux fois, ou cent fois encore... Comme si les éléments s’acharnaient sur cet endroit.

Des pluies de sable tombaient sans arrêt sur le lac, ce qui eut pour effet de le changer en marécage. Le sable tournoyait dans la tempête et lorsqu’il finit par se déposer, ses strates formèrent une montagne qui s’élevait jusqu’au ciel et bloquait la voie d’eau qui menait à la mer.